

CARACTÈRES

La part nazie
en nous

► Le titre de l'essai de l'historien Johann Chapoutot dérange: *Libres d'obéir. Le management, du nazisme à aujourd'hui* (lire en page 31). En plaçant ainsi côte à côte le mot anglais, perçu comme très contemporain, de management (en fait, un emprunt au français du XVe siècle) et le mot nazisme, l'auteur percute idées reçues et constructions mentales bien ancrées. La première étant de tenir l'horreur à distance, de l'éloigner le plus possible de soi. Comme ceint par un cordon sécuritaire, voire sanitaire, on préfère situer le parti, l'idéologie, les dirigeants nazis dans une parenthèse, ou un aérolithe de l'histoire, un mystère contre lequel l'entendement se fracasse.

Depuis une dizaine d'années, de livre en livre, dont *La Loi du sang. Penser et agir en nazi* (Gallimard, 2014) et *La Révolution culturelle nazie* (2017), Johann Chapoutot conduit le lecteur à ne pas détourner la tête. Il rappelle combien le nazisme est irrigué par les pensées en cours dans l'Europe des XIXe et XXe siècles, combien il en est l'expression paroxystique. Le monstre n'est pas sorti de nulle part. Il a une vaste famille dont certains membres se distinguent plus que d'autres, comme Eugénisme, Darwinisme social, Colonialisme, Exploitation économique outrancière.

Et, encore plus douloureux à admettre, l'influence du nazisme, nous dit l'historien, n'a pas cessé le 8 mai 1945, jour de la capitulation de l'armée du IIIe Reich. De la gangrène de la guerre coule encore du poison, plus ou moins visible. Nazisme et modernité forment un couple qui dure. *Libres d'obéir* pointe le monde du travail et certaines pratiques de management. Les nazis, apprend-on, ont été précurseurs dans ce domaine et ont mis au point le management par «délégation de responsabilité». Parmi les penseurs de ce mode de gestion, Reinhard Höhn, général SS, reconverti, après la guerre, en pape du management en Allemagne, sans qu'il doive modifier ne serait-ce qu'une virgule de ses préceptes.

Un autre continuum mérite d'être relevé, littéraire celui-ci. Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, quand la révolution industrielle pétaradait et broyait les vies, les écrivains, Zola en tête, ont pris la plume pour dénoncer la déshumanisation à l'œuvre. Depuis les années 2000, le monde du travail et les souffrances qu'il engendre occupent à nouveau une place notable dans les romans, les récits, les témoignages. Avec la vague de suicides chez France Télécom, entre 2008 et 2009 (et le procès des cadres de l'entreprise en 2019), telle une alarme stridente, plusieurs auteurs reprennent le fil de la fable glaçante: Delphine de Vigan avec *Les Heures souterraines*, Philippe Claudel avec *L'Enquête*, Pierre Lemaitre avec *Cadres noirs*. Historiens et écrivains tiennent la lampe de poche pour éclairer passé et présent. ■

PAR LISBETH KOUTCHOUOFF
ARMAN
@LKoutchoumoff



ANNA SEGHERS, UNE LU

PAR MIREILLE DESCOMBES

Fuyant les nazis, la romancière allemande a trouvé refuge à Mexico. C'est là qu'elle a écrit «*La Septième Croix*», immense succès en 1942. Une nouvelle traduction donne tout son souffle à ce roman magistral

► L'année commence bien aux Editions Métailié, avec la publication de *La Septième Croix* d'Anna Seghers dans une nouvelle et superbe traduction, et avec une postface de Christa Wolf datant de 1963. Un roman magnifique, tragique mais non désespéré sur l'Allemagne fasciste et les camps hitlériens d'avant-guerre. Un ouvrage qui était indisponible en français depuis dix ans.

Il est vrai qu'il ne s'agit pas d'une nouveauté. Publié simultanément au Mexique en allemand et aux États-Unis en anglais, *La Septième Croix* (*Das siebte Kreuz*) paraît en 1942 et remporte un énorme succès. Une édition de poche fait même partie du paquetage envoyé aux soldats américains partis libérer l'Europe. Par ailleurs, en 1944 déjà, le roman est adapté au cinéma par Fred Zinnemann, avec Spencer Tracy dans le rôle du personnage principal. Et plus près de nous, toujours inspirant, il est à l'origine du texte de la *Symphonie No 9* du compositeur allemand Hans Werner Henze, une œuvre chorale créée le 11 septembre 1997 par le RIAS Kammerchor et l'Orchestre philharmonique de Berlin.

INTELLECTUELLE ENGAGÉE

Qui fut Anna Seghers? Quelle place a-t-elle occupée dans l'Europe en guerre puis celle de la reconstruction? Une place importante – celle d'une intellectuelle profondément engagée – mais on l'a sans doute un peu oublié. Née le 19 novembre 1900 à Mayence, issue d'une famille juive orthodoxe, elle s'appelait en réalité Netty Reiling et deviendra Radvanyi par mariage. Fille d'un marchand d'art, elle fait des études d'histoire, d'histoire de l'art et de sinologie avant d'obtenir son doctorat à l'Université de Heidelberg avec une thèse intitulée «Juifs et judéité dans l'œuvre de Rembrandt».

Ses premiers livres paraissent à la fin des années 1920 sous le pseudonyme d'Anna Seghers, choisi en hommage au peintre et graveur néerlandais du siècle d'or Hercules Seghers. En 1928, la jeune femme adhère par ailleurs au Parti communiste, auquel elle restera fidèle toute sa vie, aveuglement fidèle pourrait-on dire à certains égards. Rentrée en Allemagne en 1947 après avoir fui les nazis, Anna Seghers s'installera en 1950 à Berlin-Est, où elle résidera jusqu'à sa mort en 1983, s'abstenant de toute critique publique envers le régime.

LIVRES BRÛLÉS

Mais revenons aux années 1930 et 1940 qui furent, pour elle, aussi difficiles et dangereuses que créatives. Après la prise de pouvoir par les nazis, Anna Seghers est arrêtée par la Gestapo, puis relâchée. Ses livres sont interdits en Allemagne et brûlés. Elle fuit en Suisse, rejoint Paris, où elle collabore notamment à des journaux d'émigrés allemands. Après le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, elle doit toutefois reprendre sa fuite, réussit à gagner Marseille avec ses deux enfants, puis Mexico. C'est là qu'elle écrit *La Septième Croix*, après avoir longuement écouté et recueilli les témoignages de compatriotes exilés.

Ce roman riche et nuancé l'a rendue célèbre dans le monde entier. L'intrigue est, il est vrai, des plus prenantes. Dans les années 1930, sept opposants au nazisme s'enfuient du camp de concentration de Westhofen, dirigé par l'impitoyable commandant Fahrenheit. Six d'entre eux, vivants ou déjà morts, sont rapidement retrouvés. Seul Georg Heisler réus-



Née en 1900 à Mayence, Netty Reiling, qui écrira sous le pseudonyme d'Anna Seghers, est issue d'une famille juive orthodoxe. Elle a exploité les plus bas instincts des hommes, les rendant méconnaissables à leurs proches comme à eux-mêmes. (FRITZ)

FUTUR ANTÉRIEUR

LA LIBÉRATION D'AUSCHWITZ, UN AN

PAR GAUTHIER AMBRUS

Le devoir de mémoire nous met au défi de ne pas sombrer dans une routine qui affadirait le souvenir et nous condamnerait à vivre dans un éternel présent, à l'image des protagonistes d'«En attendant Godot»

► A quoi peut bien tenir l'impression persistante que la commémoration 2020 de la libération d'Auschwitz, le 27 janvier 1945, n'était pas tout à fait comme les autres? Ce sera sans doute ce 75e anniversaire intimidant, qui nous obligeait à faire le compte des décennies écoulées, gagnées ou perdues, tout comme celui du

nombre des rescapés encore vivants et susceptibles de témoigner, dont le rétrécissement nous éloigne toujours davantage des événements. Ou l'actualité insolite de son message, au moment où les pays européens sont confrontés à la montée en puissance d'un racisme et d'un antisémitisme à la fois inédits et déjà vus.

JETER LE TROUBLE

Ou encore le fait d'avoir assisté cette année à une instrumentalisation politique sans précédent de la mémoire de l'Holocauste, a priori incompatible avec l'accomplissement serein du devoir de mémoire. Dans tous les cas, cet

«Vladimir. – [...] Ce n'est pas tous les jours qu'on a besoin de nous. [...] L'appel que nous venons d'entendre, c'est plutôt à l'humanité tout entière qu'il s'adresse. Représentons dignement pour une fois l'engeance où le malheur nous a fourrés. Qu'en dis-tu?»

(SAMUEL BECKETT, «EN ATTENDANT GODOT»)

MIÈRE DANS LA NUIT



«Elle donne au paysage un rôle clé, celui d'un témoin impuissant et muet mais essentiel, car immortel»

sit à échapper à ses poursuivants. La septième des croix dressées dans le camp pour y attacher les fuyards une fois repris restera donc vide.

De quoi faire frémir! Mais rassurez-vous, Anna Seghers ne se complait jamais dans l'horreur. La violence de ce récit polyphonique est ailleurs. C'est celle, parfaitement décrite, d'un régime qui exploite les plus bas instincts des hommes et les rend méconnaissables à leurs proches comme à eux-mêmes. C'est aussi celle d'un quotidien habité par l'horreur et qui pourtant conserve son impassible banalité et sa douceur, à l'instar des brioches à la vapeur de Liesel Röder – la femme d'un ami de Georg qui accepte de l'aider – ou les tartes aux pommes des Marnet faites «sur des plaques presque aussi grandes que la table».

Changeant constamment de point de vue et de protagoniste, l'auteur va donc bien au-delà du simple récit d'une cavale. Par petites touches fluides et contrastées, elle fait, page après page, le portrait de toute une société et plus largement d'un pays. Traquant l'infime dans ce qu'il a de signifiant, elle donne au paysage un rôle clé, celui d'un témoin impuissant et muet mais essentiel, car immortel. «Nul n'a jamais encore vu ce pays ainsi, écrit magnifiquement Christa Wolf dans la postface. Quiconque le connaissait le verra désormais tel. Qui le découvre le reconnaîtra.»



Genre | Roman
Auteur | Anna Seghers
Titre | La Septième Croix
Traduction | De l'allemand par Françoise Toraille
Editeur | Métailié
Pages | 440

Les traductions aussi prennent des rides

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, les Français n'ont pas beaucoup attendu avant de découvrir *La Septième Croix*, l'œuvre majeure d'Anna Seghers. En 1947 déjà paraissait en effet chez Gallimard une traduction française signée F. Delmas. Elle fut ensuite reprise en poche en 1986, bien que l'auteur l'ait refusée. «Les ayants droit n'ont pu en interrompre la vente qu'en 2010», précise le communiqué de presse qui annonce la nouvelle – et incontestablement magnifique – traduction réalisée par Françoise Toraille pour les Editions Métailié. On comprend que cette publication fasse figure d'événement. Bonne traduction d'un côté, mauvaise traduction de l'autre? Les choses ne sont pas si simples. Il s'agit en effet de comprendre que, contrairement à l'original, la traduction vieillit. Comme le souligne Nicole Bary, directrice de la collection Bibliothèque allemande chez Métailié, «la conception et l'éthique de la traduction sont très marquées par l'époque. Elles évoluent beaucoup et ont quasiment changé à chaque décennie. Dans la première moitié du XXe siècle, il n'était ainsi pas rare que les traducteurs laissent tomber quelques phrases ou résumant un paragraphe qui leur semblait trop long. C'est bien sûr absolument impensable aujourd'hui.»

S'agissant de *La Septième Croix*, un autre élément est à prendre en considération, plus important aux yeux de Nicole Bary. Quand, dans les années 1950, Anna Seghers s'est installée en Allemagne de l'Est, elle a repris, retravaillé son texte et modifié certaines choses. Pas le récit lui-même certes, mais quelques éléments dans le style d'écriture. Et elle aurait souhaité que la version française tienne compte de ces corrections. Ce qui ne fut pas le cas.

Les difficultés propres à la traduction d'un tel texte? «En allant vite, je dirais qu'elles sont de deux ordres, résume Nicole Bary. Il y a celles qui sont de l'ordre de la recherche, en lien avec l'évocation d'un contexte précis. Il ne faut pas faire d'anachronisme, savoir exactement ce qui, à l'époque, pouvait ou ne pouvait pas être dit. L'autre difficulté tient à la langue proprement dite. Anna Seghers témoigne d'une extrême précision dans tout ce qu'elle décrit, les paysages comme les villages, avec une attention particulière aux effets de la lumière et aux sons. Or la langue française n'a pas beaucoup de mots pour décrire les sons, contrairement à l'allemand où ils foisonnent, notamment les verbes. Après, il y a des difficultés liées au rythme de la phrase, à la recherche de la bonne tonalité, de la bonne couleur, mais cela, c'est le quotidien d'un traducteur.»

RETOUR AU DONJON

PAR ANTOINE DUPLAN
@duplantoine

Herbert et Marvin sont de retour! Fête dans les chaumières et les castels! Sfar et Trondheim relancent leur «fantasbuleuse» série d'«heroic fantasy» pour rire en deux albums et une innovation chronologique de taille

► Lewis Trondheim (*Lapinot*) et Joann Sfar (*Le Chat du rabbin*) sont les meilleurs amis de la terre. Mais ils se voyaient moins depuis qu'ils avaient mis un point final à *Donjon*. Lancée en 1998, cette fabuleuse saga d'heroic fantasy au second degré se développe en arborescence sidérante. Elle témoigne de l'impensable créativité des auteurs et de leur armada de dessinateurs surdoués: Larcenet, Blutch, Blain, Menu, Killofer... Pour raffermir le lien de l'amitié, les deux démiurges ont décidé de relancer leur opus maximum et d'en élargir même les perspectives, puisque, aux périodes situées avant (*Donjon Potron-Minet*) et après (*Donjon Crépuscule*) le grand siècle du Donjon, s'ajoutent *Donjon Antipodes -*, situé 10 000 tomes avant avant, et *Donjon Antipodes +*, 10 000 tomes après après...

L'action de *L'Armée du crâne* se déroule donc dans la préhistoire, quand Terra Amata était peuplée de créatures humanoïdes, disparues par la suite. L'affaire commence comme le premier volet cinématographique du *Seigneur des anneaux* par une bataille titanesque entre elfes et orques. Coups de haches contre sortilèges, tous les combattants tombent au champ d'horreur. Tous, sauf deux clébards: un bouledogue haineux du côté orque et un chien-chien à ruban rose du côté elfe. Le premier est bête et costaud, le second chétif et malin. Forcés de s'unir, ils vont faire route ensemble, se confronter à l'impensable cruauté du monde et s'initier à la bipédie. Sans doute sont-ils les lointains fondateurs de la population zoomorphe de Donjon.

Hors des Remparts, qui s'inscrit dans la continuité du cycle zénithal, ressemble à un tour de chauffe, une manière de renouer avec les personnages iconiques. Herbert de Vaucanson, le canard fanfaron, porteur de l'épée du Destin, Marvin, le dragon râleur, et Isis de Céphalonie, la féline fiancée d'Herbert, se sont vu assigner une mission délicate: quérir un *fugus puriti*, ce champignon qui, outre son odeur pestilentielle, a le pouvoir de réduire les pierres en sable. Accessoirement, ils doivent infiltrer l'Ordre des pourvoyeurs exécutaires dont le centre névralgique se trouve dans le vortex d'un tourbillon marin... Aventures, bagarres, disputes puériles, massages démonologiques et gags potaches abondent. Ce redémarrage annonce des lendemains radieux dans le Donjonland. ■



Genre | Bande dessinée
Auteurs | Boulet (dessin), Joann Sfar et Lewis Trondheim (scénario)
Titre | Donjon: Hors des Remparts
Editeur | Delcourt
Pages | 48



Genre | Bande dessinée
Auteurs | Gregory Panaccione (dessin), Joann Sfar et Lewis Trondheim (scénario)
Titre | Donjon Antipodes: L'Armée du crâne
Editeur | Delcourt
Pages | 48

doxe. Dans «La Septième Croix», elle décrit avec soin comment le nazisme
ESCHEN/ULLSTEIN BILD VIA GETTY IMAGES)

NIVERSAIRE PAS COMME LES AUTRES

enchevêtrement de sentiments divers a de quoi jeter le trouble au sein d'une commémoration historique qu'on croyait devenue familière, intime même. Et s'il n'en révélait que mieux les contradictions d'un rituel incontournable mais un peu problématique?

En 2005, l'ONU avait fini par décréter le 27 janvier «Journée de la mémoire de l'Holocauste et de la prévention des génocides». Mais pareille institutionnalisation, toute compréhensible et souhaitable qu'elle est, a aussi ses inconvénients. En particulier, celui de déboucher sur une certaine routine, où l'on réitère année après année le même dis-

cours, au risque de le banaliser et de le couper d'un monde qui change. Comme si chaque anniversaire repartait à zéro, le temps miraculeusement suspendu, en assourdissant les bruits de l'actualité qui le borde. N'aboutit-on pas ainsi, paradoxalement, à une forme d'amnésie ponctuelle qui menace par contrecoup la visée pédagogique du processus mémoriel?

COMBLER UN VIDE

Année après année, les acteurs de la commémoration se retrouvent grosso modo dans la situation de Vladimir et Estragon, les deux protagonistes d'*En attendant Godot*, condamnés à vivre

dans un éternel présent où l'on oublie ce qui s'est fait la veille, immobiles au bord de la même route. Impossible pour eux d'en sortir, parce qu'«il faut attendre Godot», sans se souvenir pourquoi au juste. Dès sa création en 1953, les rapprochements entre la pièce de Beckett et les camps de la mort n'ont pas manqué, tant du point de vue du «théâtre de l'absurde» qu'on y voit triompher que pour certains passages qui semblent résonner d'allusions discrètes.

Mais ce qui est plus étonnant, c'est qu'elle paraît aussi questionner déjà notre capacité à prendre en charge leur souvenir et en retenir une «leçon» qui soit autre chose qu'un impuissant ressasse-

ment de paroles. A l'image de celui où courent se perdre les deux personnages de Beckett, intarissables lorsqu'il s'agit d'éviter de penser ou d'entendre les voix, mortes et vivantes, qui bruissent autour d'eux. Et s'ils se hâtent d'aider le pauvre Pozzo lorsque celui-ci, devenu aveugle, s'effondre devant eux, c'est pour ne pas rater une chance inespérée de remplir les vides de leur attente et de leur solitude. Tant pis s'ils ne comprennent pas un mot de ce qu'il raconte. ■

Chaque semaine, Gauthier Ambrus, chercheur en littérature, s'empare d'un événement pour le mettre en résonance avec un texte littéraire ou philosophique.

PUBLICITÉ

Quatuor Pavel Haas

Schulhoff | Dvořák | Tchaïkovski



Jeu 6 février | Salle Centrale Genève | 20h00

Billetterie: Service culturel Migros - 058 568 29 00
Stand Info Balxert
www.grandsinterpretes.ch

Cæcilia
Agence de concerts et spectacles